

tureuse audace, tout émerveillé de ne pas me montrer plus dépaysé. Quand j'aurais découvert un continent, je ne serais pas plus content de moi-même. Singulier effet des habitudes casanières et de la nouveauté des voyages!

Une seule chose me chagrine, c'est de trouver chaque chose autour de moi si peu différente de ce que j'avais vu en France. Est-il possible que ces bois, ces montagnes, ce ciel, ce paysan vêtu de vert qui passe, tout cela soit de l'Allemagne? Mais qui distingue donc l'Allemagne de la France? Est-ce le poteau blanc devant lequel j'ai passé en diligence?

Oh! comme ceci est différent du pays que nous avaient peint les livres! Vous souvenez-vous, Louise, quand je vous traduais

Werther, le comte d'Egmont, les *Tableaux de familles*, quelle idée nous nous faisons de l'Allemagne; comme nous aimions à nous la représenter avec ses grandes forêts, où les jeunes gardes-chasse faisaient retentir les sons mélancoliques de leurs cors, avec ses jeunes filles blondes qui cueillaient des myosotis dans les campagnes, ses étudiants pâles d'amour, jouant de la flûte, le soir, à leurs fenêtres élevées, ses vieux professeurs vivant de science, et son peuple rêveur, toujours la tête penchée et l'âme dans les nuages? Hélas! enfant, cette Allemagne-là n'est point au delà du Rhin, elle est à Rennes, près de votre réséda, dans ce petit coin de votre chambre d'autrefois, où nous lisions avec tant de bonheur ces beaux mensonges des poètes, que nous avions la folie de prendre pour des leçons de géographie.

L'Allemagne que je vois ici n'a rien des traits que nous lui avons rêvés; c'est la France avec des pipes plus longues, de la bière plus forte, la choucroute de plus, et la politesse de moins.

Vous ne sauriez croire l'effet que produit sur moi le langage du peuple grossier qui m'entoure. Moi qui n'avais jamais étudié que l'allemand des livres, je comprends à peine ce que l'on dit à mes côtés. Habitué à n'entendre parler que les héros de Goëthe et de Schiller, et à ne point séparer la mélodie germanique de leurs sublimes discours, je ne reconnais plus la langue que j'ai apprise. O mon noble allemand à l'air antique, à la tête voilée, à l'accent sauvagement harmonieux, où es-tu? Ce n'est pas toi que j'entends ici, ce n'est qu'une moquerie de toi-même, une profanation de tes

savans mystères. O mon allemand profond et triste, saint langage que je n'avais entendu que dans la bouche des demi-dieux, comment ces hommes osent-ils réciter tes sons, parodier tes allures et souiller tes religieuses beautés?

J'ai déjà vu le banquier de Francfort, et commencé à parler d'affaires, mais je crains les retards. Ces Allemands sont prodigieux de lenteur, on dirait qu'ils craignent de trop avancer en un jour et de ne rien avoir à faire pour le lendemain; ils se ménagent des occupations comme les Français se ménagent des loisirs: du reste, je les ai trouvés loyaux.

Que faites-vous maintenant? où êtes-vous? Je n'ose trop vous adresser cette question. Dans la conversation que nous avons eue, vous

m'avez laissé entrevoir un projet dont vous aurez, j'espère, remis l'exécution à plus tard. Je ne vous dirai pas pourquoi ce serait entrer ici dans des explications inutiles si vous avez renoncé à vos intentions, plus inutiles encore si vous les aviez exécutées. Mais cela n'est pas, cela ne peut être. Au retour, je vous retrouverai où je vous ai laissée; vous m'aurez ménagé le bonheur de vous faire passer subitement de la contrainte et de l'abaissement à toutes les joies d'une indépendance aisée : j'y compte fermement.

III.

Je n'ai pas encore reçu de lettre de vous, cependant vous m'écrirez; je ne vous ai pas demandé de me le promettre avant mon départ, à quoi bon? Je ne vous ai pas dit non plus de m'aimer ni de vivre. Il y a des choses dont on a trop besoin pour songer à les demander.

Les jours sont longs dans une ville où vous venez pour affaire : une fois les bureaux fermés, la vie est comme suspendue pour vous ; je n'ai jamais fréquenté les lieux publics, où les oisifs vont parquer leur ennui ; j'ai de tout temps regardé ces cavernes des *tueurs de temps*, comme les coupe-gorges de l'intelligence ; ce sont des temples puans érigés aux plus brutales voluptés de la bête, et où l'on n'est bien qu'à condition de laisser son ame à la porte : aussi m'y suis-je toujours senti mal à l'aise. Au milieu de cette foule d'hommes grossiers, mon manque de grossièreté me fait honte : cependant, depuis que je suis ici, l'isolement et l'oisiveté m'ont poussé à entrer dans quelques cafés, mais j'en ai bientôt été chassé par l'odeur de bière et la fumée des pipes. Il faut avoir vu cela pour y croire. En France, fumer est une distraction courte et passagère ; mais ici

c'est la vie. On fume comme on respire ; les pipes sont rivées à demeure entre les dents des fumeurs, elles en font partie intégrante comme la trompe des éléphants. La tabagie française la plus infecte n'est rien près d'un café allemand. Un café allemand est une sorte d'usine où des cornues à forme humaine distillent de la fumée de tabac sans interruption et sans repos depuis le lever du soleil jusqu'au milieu de la nuit : on y vit dans une atmosphère qui n'a d'analogie avec aucune atmosphère connue, mais dans laquelle les émanations de bière forte, de tabac et de brandevin flottent confondues.

Je n'ai pu tenir à une pareille épreuve, et j'ai renoncé aux tavernes. Heureusement qu'il me reste la campagne éternellement belle, éternellement pure et éternellement ouverte aux pas de tous. Là je ne suis plus

un étranger, je reconnais mon ciel, ma verdure, mes fleurs. Le foin coupé d'Allemagne a la même odeur que le foin coupé de France; l'églantine y fleurit aussi fraîche, le muguet des bois aussi parfumé. Je me suis donc réfugié dans la nature.

Chaque soir, je vais faire de longues promenades sur les bords du Mein. Je cueille des violettes, j'effeuille des branches de peuplier, je cause avec les oiseaux. Toutes les parties de la création sont devenues mes amis et me connaissent. Quelquefois je me plais à attacher une pensée à un nuage qui passe, à un papillon qui disparaît; je suis le vol d'une abeille atardée dans les prairies, jusqu'à ce que je l'aie vue se perdre dans l'enclos fleuri de quelque métairie. Puis, quand la nuit tombe, je reviens pensif vers l'hôtel, écoutant les grenouilles dans les

joncs, et regardant au loin la ville que la lune baigne de clarté.

Arrivé à l'auberge, j'ouvre encore ma fenêtre pour regarder les étoiles. Les yeux plongés dans l'abîme obscur qui s'ouvre devant moi du côté de la France, je me sens pris parfois d'une hallucination étrange; il me semble que l'espace disparaît et que les bruits de ma cité natale arrivent jusqu'à moi. Je crois entendre au loin des cris, apercevoir les vagues formes de nos rues, distinguer les deux grandes tours carrées de notre cathédrale. Alors, emporté par un irrésistible ravissement, je me penche en avant, je prête l'oreille, je regarde si je n'apercevrais pas une lampe isolée devers le vieux faubourg d'Antrin; j'écoute si je n'entendrais pas le bruit du rouet de ma mère ou votre voix murmurant un chant. Folie! la grosse horloge de

Francfort, en retentissant près de moi, me réveille, ce timbre m'entre jusqu'à l'ame; hélas! ce n'est pas la voix des cloches de mon pays.

Voilà mes occupations, Louise, voilà comme je vis; car je n'appelle point la vie des heures perdues avec les hommes de loi, les banquiers et les marchands. C'est ainsi que passent mes soirées et mes nuits à aimer Dieu dans la création et à vous y chercher.

IV.

Vous ne m'écrivez pas, vous ne m'écrivez pas, Louise! Pourquoi cela? d'où vient ce silence?

Je reçois des lettres de tout le monde, excepté de vous et de ma mère. Je désire les lettres de ma mère, parce qu'elles me parleraient de vous: n'y eût-il qu'une ligne, je

saurais du moins que vous vivez; je saurais où vous êtes, ce que vous faites en m'attendant. Mais rien! Des indifférens m'écrivent pour affaire ou par fantaisie, et pour adresser une lettre en Allemagne. Je sais ce qui se passe à Rennes, qui y meurt, qui s'y marie; de vous seule, pas un mot qui me rassure!

Avec quelle palpitation je cours, chaque matin, réclamer mes lettres! Comme je tremble en les recevant! Mais toujours, toujours rien de vous! Se peut-il qu'on laisse ainsi sans nouvelle quelqu'un qui vous aime! qu'on le livre aux plus mortelles inquiétudes, lorsqu'il suffit de tracer trois lignes sur un papier pour le rendre heureux! Ah! la négligence, à certaines heures, est de l'insensibilité; les paresse de cœur sont des oublis.

Louise, vous êtes ingrate envers Dieu, vous ne méritiez pas de savoir écrire.

V.

Enfin j'ai une lettre de vous! bien courte, bienfroide, mais c'est une lettre de vous! En reconnaissant votre écriture j'ai crié de bonheur, j'ai couru vers l'auberge pour être seul et pouvoir baiser ces caractères que vous aviez tracés : hélas! une fois la lettre ouverte, toute ma joie s'est évanouie.

Il est donc vrai, vous avez rompu avec ma mère, vous l'avez quittée!

Je devine, grâce à quels secours vous avez pu vous *mettre à votre ménage*, comme vous le dites. Mes avertissemens ont été dédaignés; vous avez mieux aimé vous livrer à la merci d'étrangers que de m'attendre encore quelques jours avec patience: ô Louise! vous avez eu bien peu de sagesse et de courage.

Ne croyez pas que je m'y trompe, en quittant ma mère, ce n'est pas d'elle seulement que vous vous êtes éloignée, mais de moi. Si vous m'aviez plus aimé, vous n'auriez pas abandonné cette maison où je vous avais laissée; vous auriez pensé que j'y étais né, que j'avais souffert et rêvé de vous. Ces mille objets qui m'y rappelaient vous eussent été chers; mes livres encore épars sur la table

de l'arrière-boutique, mes fleurets poudreux suspendus à la vieille cheminée, mon violon sans cordes, accroché derrière la grande armoire; tout vous eût été nécessaire, tout vous eût été doux à regarder. Ne sais-je pas cela, moi, qui, lorsque je ne vous trouvais pas chez votre marraine, restais tout rêveur devant votre corbeille à ouvrage, touchant vos ciseaux, regardant vos broderies, jouant avec votre poinçon d'ivoire, attendri et heureux de penser que tout cela était à vous?

Vous n'étiez pas chez ma mère pour ma mère, Louise, mais pour moi, vous m'y attendiez. C'était un lieu convenu pour le rendez-vous, et vous l'avez quitté avant que je fusse venu! Vous allez chercher ailleurs un abri, renonçant à celui que je vous avais trouvé. Ainsi, vous avez séparé votre destinée de la mienne; ainsi, à votre insu, sans

doute, vous avez dénoué un de ces liens invisibles qui unissent les existences l'une à l'autre.

Je ne me fais pas illusion ; ceci est un premier avertissement pour moi. Vous venez de me déclarer, par l'action, que vous haïssez plus ma mère que vous ne m'aimez moi-même. Hélas ! je l'avais craint quelquefois, mais j'évitais de m'en convaincre ; il y a des croyances dont on a trop besoin pour les exposer aux chances d'un examen.

Comme votre lettre révèle bien la situation de votre ame ! Comme elle est brève, logique, positive ! Vos phrases d'affection même ont quelque chose de dur. Cette lettre, j'ai beau la relire, la tourner en tout sens, rien n'en sort ; je ne vois pas un seul mot s'illuminer d'amour, me regarder, me sourire ; cette

lettre est morte, Louise, c'est une plume seulement qui l'a tracée, le cœur n'en a rien su.

Oh ! je suis triste, profondément triste et découragé ; l'affliction que je craignais est venue ; j'avais raison de dire que quelque malheur me menaçait.

Et avez-vous réfléchi à la manière dont le monde jugerait la résolution que vous venez de prendre ? Comment expliquera-t-on votre rupture avec ma mère, votre désir de vivre à votre guise et sans protectrice ? Ne craignez-vous pas que cet isolement d'une jeune fille ne semble suspect au plus grand nombre ?

Vous me demanderez peut-être d'où me vient aujourd'hui ce souci du jugement du